

De son lit, Clavel aperçoit les têtes des platanes, les feuilles que lustre le soleil dans l'atmosphère du Paris de septembre où semblent se mouvoir de tremblantes paillettes.

Son oreille a frotté l'oreiller. Est-ce un bruit de souris ?

Son bras gauche remué s'est, une seconde, la nuit, reflété sur la barre du lit de cuivre : fuite en droite ligne d'un trait noir et sa disparition soudaine. Est-ce un gros rat ?

Mais bientôt il s'accoutume. Il reconnaît les bruits de l'hôpital et l'indistincte rumeur qui vient par la fenêtre ouverte et les « huou... huou... » essoufflés des trains de ceinture et de soudains « huou... huou... » isolés.

Tout a été très simple. Il fumait sa pipe dans la tranchée. Un choc au bras, puis comme un grand engourdissement et le sang qui coulait à travers sa capote. Il pouvait être quatre heures de l'après-midi. On le transporta dans la cagna. Il y resta étendu jusqu'au soir tombant. Mais déjà, il ne se sentait plus du jeu. Il pensa : Je ne ferai pas la prochaine relève. Après le pansement sommaire que roula le brancardier de compagnie, il fit effort, bien qu'il souffrît beaucoup, pour rester immobile. Il avait le respect plus que la crainte de sa blessure. Il ne voulait rien déranger. Il voulait la montrer telle quelle au major. Et ses camarades autour de lui, ses camarades qu'il allait quitter, déjà lui paraissaient lointains. Ils restaient du jeu. Lui, quittait le jeu.

Il pensa aussi : Faudra-t-il me couper le bras ? Resterai-je infirme ? Mais ces pensées à peine l'inquiétèrent et s'évanouirent sans qu'il s'y efforçât. Il attendait les brancardiers qui devaient, à la nuit, le transporter au poste de secours.

Et puis, ce fut plus simple encore. Du poste de secours, il passa à l'ambulance divisionnaire, puis à la gare régulatrice. On le hissa dans le train sanitaire. Il ne sentit plus que sa fièvre. Une pancarte était attachée à sa capote. Sur le billet d'hôpital le major avait écrit :

« Fracture comminutive de l'humérus gauche à la partie moyenne par éclat d'obus. »

Et dans le train, fort de sa blessure, il s'offrit le luxe de répondre par un tutoiement au tutoiement d'un jeune major qui parlait aux soldats sur un ton lointain et dégoûté.

Maintenant, Clavel est couché dans cette chambre de palace, transformé en hôpital militaire. La chambre contient deux lits, mais l'autre est, pour l'instant, inoccupé. Sa chance l'a conduit à Paris, et dans un hôpital de luxe, tels qu'en visitent les personnages officiels, tels qu'en photographient les rédacteurs des magazines.

Depuis plus d'un an, Clavel n'avait pas couché dans un lit, depuis plus d'un an, il ne s'était pas déshabillé pour dormir. Lorsque, pour la première fois, il fut devant le lit de cuivre, il fut

étonné comme un mendiant transporté dans un palais. Mais cet étonnement ne dura pas. Sitôt que lavé et débarrassé de sa vermine, il fut étendu dans le lit, Clavel n'éprouva plus qu'une agréable torpeur. La guerre avait disparu ; comme un cauchemar au réveil. Son corps oublia la terre de la tranchée, les planches du cantonnement, où il avait dormi pendant un an. Avec ce lit, il retrouva l'habitude du lit. Ce fut du bien-être, simplement, et non plus un mirage. Un journal est déplié sur le drap blanc. Clavel s'abandonne à une torpeur de grasse matinée. Il ne prend pas le journal. Il n'a pas envie de le prendre. Et il comprend qu'une grande transformation s'est opérée en lui : Quand j'étais là-bas, se dit-il, j'ouvrais tout journal qui me tombait sous la main, même un journal vieux de huit jours, avec une rageuse impatience. Je mendiais entre les lignes la plus vague promesse de paix. J'étais dans la guerre, comme un prisonnier injustement enfermé. Mais en ce moment, j'accepte... j'accepte que la guerre ne finisse pas aujourd'hui même.

Une femme de service balayait la chambre. Un instant, elle s'appuie sur son balai, regarde par la fenêtre la rue bordée de petits hôtels particuliers. Elle montre les maisons du doigt :

– Ça... c'est la maison de M. Rodier, un ingénieur ; ça... la maison de M. Lagrange, un grand riche ; ça... la maison de M. Dalou, je ne sais pas ce qu'il fait... ça... la maison de M. Manset, il est mort à la guerre...

Mort à la guerre... c'est comme une profession, pense Clavel.

La femme de service cessa son bavardage, parce que Mme Monnerot, l'infirmière, entra. C'était la femme d'un architecte. Elle éprouvait un plaisir manifeste à appeler les blessés : « Mon vieux... » C'était pour elle le signe d'une vie héroïque et gaillarde qui s'opposait bien à la vie monotone que, petite-bourgeoise, elle menait avant la guerre.

Le major, s'étant informé de la profession de Clavel, échangeait quelques mots avec lui, chaque matin. Mais Clavel a passé un an dans les tranchées, il est comme amorti : il garde une prudence d'esclave, de terrassier humble. Il se sent devenu un soldat sournois qui se méfie des belles paroles des messieurs de l'arrière. On ne peut pas défendre sa chance contre les obus. Mais on peut la défendre contre les majors et contre les infirmières. Clavel a bien senti déjà qu'on exige des soldats un silence poli. L'amertume est une impolitesse. Il faut éviter tout récit qui, donnant une image exacte de la guerre, exprimerait plus d'horreur que la sollicitude des infirmières et la science des majors ne contiennent de consolation. Il faut que la guerre soit un vague et lointain décor qui fasse valoir l'héroïque dévouement des dames de la Croix-Rouge. Clavel avait compris bien vite tout cela. Non pas aux récits de ses camarades de tranchée, qui avaient fait un séjour dans les hôpitaux. Car ils ne racontaient rien, hors le lit, la nourriture, le chocolat et les cigarettes. Mais quand il était venu en permission, il avait saisi déjà les rapports de l'avant et de l'arrière, ces deux mondes étanches l'un à l'autre. Le monde de l'avant possède

une plus grande vérité, mais qu'il ne dit pas à l'autre. Les soldats se taisent par peur. Ils sentent que le renvoi au front peut être hâté par une parole maladroite. Ils se taisent aussi par lassitude, par consentement obscur à la convention de l'époque et par ce sentiment tout à la fois de lâcheté et de timidité qui, en temps de paix comme en temps de guerre, fait mentir devant un boursier comme devant un savant les hommes des « classes inférieures ». Le soldat est condamné au mensonge. Si, en temps de paix, les soldats malades étaient soignés par les femmes et les cousines de leurs colonels, diraient-ils la vérité sur la caserne ? Et le voudraient-ils, comment lutteraient-ils, avec leurs pauvres petites observations, contre l'idée de convenance, de hiérarchie et de nécessité qu'ont, sur la caserne, les femmes et les cousines des colonels ? Or, la guerre est une grande caserne, plus dangereuse, voilà tout.

La durée du séjour à l'hôpital, la longueur de la convalescence proposée dépendent de l'appréciation du major. Un mot de l'infirmière pèse souvent sur sa décision. « Il est si gentil... il est si fatigué... il ne peut pas du tout se servir de son bras. » Aussi le soldat apprend-il bien vite, par ruse instinctive, une amabilité de convention, qui est comparable à celle de l'homme du monde. Clavel comprit plus clairement tout cela à certaines paroles de son infirmière. Elle se plaignait que les soldats ne fissent pas suffisamment la distinction entre les soins volontaires des femmes du monde et les soins payés des infirmières de métier. Elle exprimait naïvement l'idée que, peu à peu, les soldats s'étaient accoutumés à l'ordre de l'hôpital.

– Maintenant, ils sont bien plus gentils. Mais les premiers temps, il y en avait beaucoup qui ne disaient pas seulement merci... Si on leur adressait le plus léger reproche, ils répondaient : « Nous nous sommes battus pour vous, vous pouvez bien nous soigner... » Les premiers temps, plus maintenant ; il fallait entendre comme ils parlaient des officiers...

Et Clavel pensait : On ne peut imaginer une époque moins héroïque que celle-ci : les hommes affrontent la mort, quand ils ne peuvent faire autrement. Mais ils n'ont souci que de leur sauvegarde individuelle. Et les meilleurs ne sont différents des autres que parce qu'ils désirent aussi que leurs amis ne meurent pas. Ce n'est pas parmi les soldats qu'il faut chercher la passion de « servir ». S'ils croient à la nécessité que des soldats fassent la guerre, chacun individuellement voudrait s'évader. Mais sans qu'elles y soient contraintes, des femmes servent la patrie et l'Église. Et il se souvint de certaines dames de la Croix-Rouge que lui avaient révélées des camarades blessés, rencontrés quand il était permissionnaire. Elles dénonçaient aux autorités les soldats qui prononçaient des paroles de colère ou de découragement. Et elles employaient les plus savantes ruses auprès des majors pour que fût abrégé le séjour à l'hôpital des soldats qui se refusaient énergiquement à aller à la messe. Mais ces soldats étaient peu nom-

breux. Car la masse confondait sagement l'obéissance aux dames de la Croix-Rouge et l'obéissance aux chefs militaires.

Alors, il se souvint avec attendrissement d'une vieille institutrice qu'il trouvait un peu ridicule en temps de paix. Elle disait trop souvent : « Les athées, dont je suis... », et insultait soudain Napoléon au milieu de la plus banale conversation : « Napoléon, ce coquin, cet assassin... » L'image de la petite vieille sèche et bonne avait traversé son esprit. Et elle incarna, une minute, l'esprit de la paix.

Le second lit de la chambre fut occupé par un caporal du génie, hospitalisé pour intoxication par les gaz. Petit jeune homme bien sage et bien-pensant, et qui parlait en suçant ses mots. Il venait de se fiancer et pensait à des objets pour orner son salon :

– Quand je sortirai, j'irai chez les antiquaires. Faut-il acheter du Moustier, du Delft, du Chinois ?

Il avait une douce conversation d'imbécile mondain.

– Aimez-vous la photographie ? J'ai appris à faire le portrait Rembrandt...

Quand il put sortir, il revint un soir avec un vieux lambeau de toile de Jouy, et demanda à Clavel :

– Ce n'est pas de mauvais goût ?... Vous vous y connaissez peut-être ?...

Et voilà que devant l'imbécile, Clavel a une envie bizarre de sangloter, de l'entourer de ses bras, de lui demander pardon, comme si lui, Clavel, était responsable de sa bêtise. Ou n'existe-t-il pas un moyen d'affronter la bêtise, comme un chirurgien attaque un abcès ou panse une plaie ? Peut-être vaudrait-il mieux détourner les yeux, comme auprès d'un infirme, n'avoir l'air de s'apercevoir de rien... Mais le caporal insiste et parle. Il balance devant Clavel son horrible tumeur.